

Jean V. Dubu

RACINE ET LES VOYAGES

In medio stat virtus: Racine n'a pas connu les errances dramatiques d'un Molière et d'une Béjart, le chariot de Thespis embourbé, les affres de la faim, d'un possible brigandage le long des routes, ni non plus l'existence ne lui a offert pour tous voyages que les immuables commutations Rouen-Paris, Paris-Rouen que dut accomplir souvent un Pierre Corneille. Il a voyagé, et plus que de simples allées et venues entre La Ferté-Milon et la capitale, voire les déplacements obligés d'un courtisan de Paris à Versailles et à Fontainebleau, à Marly, à Saint-Germain et à Sceaux. On ne sache pas qu'en pareille occurrence il soit jamais allé à Chambord; en revanche il a connu le Languedoc et, correspondant de guerre pour la postérité, il a accompagné le Roi hors de nos frontières d'alors. Entre le premier et les derniers de ces déplacements, le théâtre et ses ailleurs, qui ressortissent essentiellement au verbe, puisque, chacun le sait, ni les décors, ni les costumes de scène de ce temps-là ne recherchaient la couleur locale: un turban à aigrette peut-être pour Bajazet ou Assuérus créaient une distance d'autant mieux appréciable que des ambassades persanes sont venues au cours du règne. Il s'agit alors d'un exotisme de retrouvailles, plutôt que de découverte. Compte tenu du fait qu'à l'époque où vivent les héros et à celle du poète les moyens de transport n'ont que fort peu changé, l'évocation se trouve considérablement facilitée. Madame de Grignan gagne le château d'If à bord des galères du Roi à la même allure qu'Agamemnon voguait vers Troie; le char d'Hippolyte s'élançe au même trot que le „soufflet” grâce auquel Louis XIV suit les chasses dans la forêt de Saint-Germain. Identique aux yeux du spectateur la „noble poussière” que soulèvent l'un et l'autre prince, paradoxale et sublime, idéale identité.

Cette identité assurera l'unité de notre propos, même si les deux parties en peuvent paraître disparates, l'une vouée aux déplacements que l'homme a effectués en personne, l'autre à ceux que les personnages de

son théâtre savent évoquer, d'un seul vers parfois, d'un seul, mais lumineux alexandrin:

Rome vous vit, Madame, arriver avec lui,

hereuse, glorieuse promptitude, fulgurante concision qui ne rend que plus pathétique aux vers suivants la dérive contrastée d'Antiochus:

Dans l'Orient désert quel devint mon ennui!
 Je demeurai longtemps, errant dans Césarée,
 Lieux charmants où mon coeur vous avait adorée,
 Je cherchais en tremblant la trace de vos pas,
 Je vous redemandais à vos tristes Etats,
 Mais enfin, succombant à ma mélancolie,
 Mon désespoir tourna mes pas vers l'Italie.

(*Bérénice*, vv. 232—240)

Poésie des noms: Rome, l'Orient, Césarée, l'Italie, magie du dépaysement et de l'exotisme, rythmée, rimée avec un sens absolu de l'harmonie, voilà les bien beaux voyages sur lesquels nous terminerons.

Et certes, La Ferté, fût-elle celle de Milon, mais un Milon tout valois et non grec. Port-Royal, Beauvais ne sont alors parées d'aucun des charmes qui inspirent les poètes, surtout si ces vocables et les lieux qui leur correspondent restent synonymes de but proche d'un déplacement temporaire. Les nombreux cousins, la soeur, le grand-père Sconin, les oncles laissés à la Ferté n'ont jamais été perdus de vue; il ne s'agissait ni d'un voyage sans retour, ni d'une longue absence; de même l'arrivée à Port-Royal n'était pas un véritable arrachement, un plongeon dans l'inconnu: la Grand'Mère Racine l'y accompagnait, on allait rejoindre la tante Agnès de Sainte-Thécle, et les grand'tantes Des Moulins, les Vitart et les Parmentier. Le paysage moral demeurerait inchangé. Et même lorsqu'il s'agit de Beauvais, l'enfant ne sort pas de l'orbite des maisons religieuses, il doit voyager sous bonne escorte, par des moyens éprouvés, au moindre risque: disons qu'il s'agissait plutôt de changement de résidence que de réels „voyages”. Aussi bien, tout au long de son existence, la mention épisodique de La Ferté, avec des séjours de plus ou moins longue durée, témoigne de liens durables assortis de mobilité dans une aire géographique circonscrite. Cela est si vrai que les enfants de Racine seront mis en nourrice à La Ferté, et qu'à la fin de sa vie, le départ d'une de ses filles aux Ursulines de Melun (où elle s'en va retrouver une tante Sconin) ne cause pas plus d'émoi que s'il s'agissait de Port-Royal-des-Champs ou d'Auteuil. Les vrais voyages commencent au-delà des bornes de ce territoire familial à plus d'un titre, — et d'abord au sens étymologique du terme.

De tous ceux-ci, le mieux documenté est assurément celui d'Uzès. S'il marque une rupture en ce sens que, nous l'allons voir, le jeune homme accomplit le déplacement seul, ce voyage ne l'en replace pas moins dans le cadre familial, puisqu'il se rend dans le midi à l'invitation du chanoine Antoine Sconin, l'un de ses oncles maternels, lequel s'est constitué là-bas, si l'on ose dire, exilé volontaire au sein de sa Congrégation¹. Les premières lettres écrites une fois rendu en Languedoc ne négligent pas d'en relater les péripéties: l'embarquement sur le Rhône à Lyon, le débarquement à Pont-Saint-Esprit sur un quai encore inchangé il y a une trentaine d'années, la traversée de la garrigue non dépourvue d'insouciance, semble-t-il. Le jeune homme est convalescent et il a reçu des conseils qu'il suit à la lettre; on voyage en groupe, à cheval au départ de Paris:

Je ne manquais pas tous les soirs de prendre le galop devant les autres pour aller retenir mon lit; car j'avais fort bien retenu cela de M. Botreau, et je lui en suis infiniment obligé. Ainsi, j'ai toujours été bien couché; et quand je suis arrivé à Lyon, je ne me suis senti non plus fatigué que si du quartier de Sainte-Geneviève j'avais été à celui de la rue Galande (11 xj 1661).

C'est qu'il n'était pas sans appréhension:

[...] mon voyage a été plus heureux que je ne pensais. Nous n'avons eu que deux heures de pluie depuis Paris jusqu'à Lyon (*ibidem*).

La précision est d'importance pour qui ne voyage pas à couvert en cette saison d'automne.

Notre compagnie était gaie, et assez plaisante. Il y avait trois Huguenots, un Anglais, deux Italiens, un Conseiller du Châtelet, deux secrétaires du Roi, et deux de ses Mousquetaires. Enfin nous étions au nombre de neuf ou dix (*ibidem*).

Douze selon une arithmétique élémentaire; les Mousquetaires nommés en dernier partageront avec lui la seconde partie du voyage:

A Lyon je ne suis resté que deux jours avec deux Mousquetaires de notre troupe qui étaient du Pont-Saint-Esprit. Nous nous embarquâmes il y a aujourd'hui huit jours dans un vaisseau tout neuf et bien couvert que nous avons retenu exprès avec le meilleur patron du pays. Car il n'y a pas trop de sûreté de se mettre sur le Rhône qu'à bonnes enseignes (*ibidem*).

¹ A ce propos voir la Présentation de notre édition des *Lettres d'Uzès*, Uzès 1962. Pour la commodité, nous donnons la date de chaque extrait de lettre cité, ce qui permet d'utiliser n'importe quelle édition des *Œuvres* de Racine. Le sigle GEF renvoie à l'Édition des Grands Écrivains de la France.

Madame de Sévigné, qui devait faire bien des fois le même trajet, et aussi y suivre par la pensée sa chère fille, ne dit pas autre chose quand elle évoque „ce diable de Rhône”. Au lieu, cependant de crues dangereuses, voire dommageables, c'est bien plutôt l'échouage que risquait notre jeune poète:

Néanmoins comme il n'avait point plu du tout devers Lyon, le Rhône était fort bas, et avait perdu beaucoup de sa rapidité ordinaire (*ibidem*).

Comme il ne s'agit que de périls finalement imaginaires, soudain inspiré Racine se met à suivre la mode de son temps, et passe de la prose aux vers:

On pouvait sans difficulté
 Voir ses Naiades toutes nues
 Et qui, honteuses d'être vues,
 Pour mieux cacher leur nudité
 Cherchaient des places inconnues.
 Ces Nymphes sont de gros rochers,
 Auteurs de mainte sépulture,
 Et dont l'effroyable figure
 Fait changer de visage aux plus hardis nochers.

De Vienne et de Valence où il met pied à terre pour coucher, nous ne saurons pas plus que des villes situées sur la route entre Paris et Lyon. Seul un incident linguistique assez plaisant vaut à ses yeux d'être conté:

Dieu voulut qu'ayant demandé à une servante un pot de chambre, elle mit un réchaud sous mon lit. Vous pouvez vous imaginer les suites de cette maudite aventure, et ce qui peut arriver à un homme endormi qui se sert d'un réchaud dans ses nécessités de nuit (*ibidem*).

Huit ou dix jours plus tard, il s'est ressaisi, et il peut enchâsser rétrospectivement ce récit non exempt d'humour dans une série de constatations plus générales:

J'avais commencé dès Lyon à ne plus guère entendre le langage du pays, et à n'être plus intelligible moi-même [...] Mais c'est encore bien pis en ce pays. Je vous jure que j'ai autant besoin d'interprète qu'un Moscovite en aurait besoin dans Paris. Néanmoins je commence à m'apercevoir que c'est un langage mêlé d'Espagnol et d'Italien: et comme j'entends assez bien ces deux langues, j'y ai quelquefois recours pour entendre les autres et pour me faire entendre (*ibidem*).

Entend-on affleurer le souvenir de cette expérience dans le bel alexandrin qu'Hippolyte adresse à Aricie:

Songez que je vous parle une langue étrangère (*Phèdre*, v. 558).

Le parfait honnête homme est là: être intelligible est la règle sage qui permet un commerce facile avec ses semblables et, selon Faret², l'espagnol et l'italien sont les deux langues étrangères qu'il se doit de connaître. Racine ne se trouve donc pas pris au dépourvu, malgré tout; mais en de certaines occasions les quiproquos sont fâcheux. Plus tard, au cours de son séjour, il laissera échapper:

...nous appelons ici la France tout le pays qui est au-delà de la Loire. Celui-ci passe comme une province étrangère. Aussi c'est à ce pays ce me semble que Furetière a laissé le Gallimatias en partage, en disant qu'il était relégué dans les pays de delà la Loire (21 ii j 1662).

L'allusion littéraire reste, tout comme celles qui renvoient à l'Ovide exilé ou à Cicéron correspondant d'Atticus, le mode par excellence d'élucidation de l'expérience: le réel est perçu comme une illustration du savoir: procédé de culture qui permet de demeurer intelligible.

En fait, pourquoi se le dissimuler? Ce voyage de Racine est un voyage d'affaires. Et cela explique son attitude ambigüe tout au long des lettres qu'il envoie d'Uzès. D'une part le jeune homme a des yeux, des oreilles, des sens aux aguets. En pourrait-on douter de la part d'un poète? Il sait camper la ville telle qu'il l'a abordée, venant de l'Est, ce qui la fait paraître „sur une montagne fort haute”; il ose même dire que les arènes de Nîmes lui „plurent fort”, et il en donne une description si pertinente que l'on se prend à regretter qu'il n'ait pas cédé plus souvent au plaisir de dépeindre les lieux qu'il traversait. Quel remarquable reporter il eût fait! Jugez-en plutôt:

C'est un grand Amphithéâtre, un peu en ovale, tout bâti de prodigieuses pierres, longues de deux toises, qui se tiennent là, depuis plus de seize cents ans sans mortier et par leur seule pesanteur. Il est tout ouvert en dehors par de grandes arcades, et en dedans ce ne sont tout autour que de grands sièges de pierre où tout le peuple s'asseyait pour voir les combats des bêtes et des gladiateurs. Mais c'est assez vous parler de Nîmes et de ses raretés. Peut-être même trouverez-vous que j'en ai trop dit, mais de quoi voulez-vous que je vous entretienne? Il ne se passe rien en ce pays qui mérite qu'on le mande de si loin (24 x j 1661).

Ainsi, nous ne saurons jamais l'impression qu'il a pu garder de la Maison Carrée, du Temple de Diane, ou du Pont du Gard, ni d'Avignon, la Cité papale, colorée, imposante par son site et ses monuments. A-t-il poussé jusqu'à Arles et la Méditerranée, la Camargue et ses roseaux, Aigues-Mortes et ses remparts? Nous n'en saurons jamais rien. Si tel fut le cas, son éducation le bride: „Peut-être trouverez-vous que j'en ai

² V; à ce sujet Faret, *L'Honneste homme, ou l'art de plaire à la Cour*, Paris 1630, éd. Magendie, p. 31.

trop dit"; il craint d'ennuyer, ou bien de paraître provincial. Si, par la suite, il entre dans le détail, ce ne sera jamais celui des lieux: uniquement ses lectures, où en ouvrant un livre ses correspondants peuvent le suivre et poursuivre un commerce d'idées, ou bien le détail des tractations de tous ordres auxquelles le contraint la recherche d'un bénéfice... Et là encore, il est sûr de rencontrer un écho, tant cette préoccupation semble avoir été partagée de son temps. Au moins dans ces deux domaines, il est sûr de n'enfreindre ni les lois de la simple civilité qui prescrivent de prendre part aux difficultés d'un correspondant, ni les ordres stricts de son oncle, qui lui a demandé de respecter les bienséances de l'hospitalité canoniale, et d'observer la prudence vis-à-vis des Uzétiens.

Assez curieusement, cette dernière règle ne lui interdira pas de communiquer quelques mois plus tard à plusieurs personnes de là-bas une pièce de vers de sa façon, malheureusement disparue, intitulée „Les Bains de Vénus"; — ou bien la vanité d'auteur l'a incité à passer outre, alors que ce fut sans doute en plein accord avec son oncle qu'il avait rédigé pour la „Gazette" un compte-rendu du feu de joie organisé par la Ville d'Uzès pour célébrer la naissance du dauphin. Racine ne cache pas à son cousin Vitart que les habitants d'Uzès en sont „fort glorieux". L'affaire du bénéfice fit long feu. Ce n'est que six ans plus tard qu'il prendra officiellement le titre de prieur du prieuré de Sainte-Pétronille d'Espinay au diocèse d'Angers³, & il faut bien reconnaître qu'il s'agissait là de l'un des moindres avantages qu'il escomptait lors de son arrivée à Uzès. D'ailleurs, à l'époque où nous le voyons pourvu de ce bénéfice, il y a beau temps qu'il est rentré à Paris, où on le retrouve vers le milieu de 1663. Nous ignorons tout de l'itinéraire qu'il suivit lors de ce retour. Il n'est pas exclu que d'Uzès il ait gagné Toulouse, voire Castres, où siégeaient Parlement de Languedoc et Chambre de l'Edit, juridictions auxquelles, de par ses fonctions d'official et de vicaire général, le chanoine Sconin avait à faire, sans toutefois qu'on sache qu'il s'y soit rendu en personne. Il s'agit là d'une simple conjecture, d'après quelques indices; mais Racine a tout aussi bien pu reprendre en sens inverse le chemin suivi en 1661. La date exacte de ce retour nous est inconnue. Le dernier document qui atteste sa présence à Uzès est une lettre datée du 25 juillet 1662, dans laquelle rien ne permet de prévoir un retour prochain. Rien n'interdit de penser qu'il aura attendu mai 1663, époque à laquelle l'évêque d'Uzès, Mgr de Grignan, futur oncle par alliance de la fille de Mme de Sévigné, consacra la nouvelle cathédrale érigée par son prédécesseur Nicolas de Grillé, mais payée grâce à la saine gestion des finances diocésaines par l'oncle de Racine. Or on sait que l'acquis

³ *Nouveau Corpus Racinianum*, compilé par R. Picard, CNRS, Paris 1976, p. 40.

le plus certain du poète en Languedoc fut la connaissance de l'œuvre de Saint Thomas d'Aquin, et de rigoureux principes d'économie domestique. Comme en témoigne sa lettre du 17 janvier 1662 et celle du 16 mai de la même année, il est arrivé à Uzès endetté. Au retour il saura gérer ses gains de manière à n'être plus jamais dans le besoin, et — ce que notre siècle a découvert avec étonnement — le poète, pauvre de naissance, se procurera par la suite et par des moyens avouables, une aisance certaine.

Les voyages de la maturité aux Provinces-Unies, lorsque Racine chargé d'écrire l'histoire du Roi le suit aux armées, présentent peu de détails utiles à notre propos. Nous leur avons consacré quelques pages d'une étude récente: *Racine et l'Europe*⁴, d'où l'on retiendra trois traits communs avec le voyage d'Uzès. Lorsque Racine observe le tir des obus au siège de Mons, il est placé à distance suffisante, muni de lunettes d'approche, et opère ainsi à l'abri avec un souci de sécurité et de confort qui ressemble au soin qu'il apportait en 1661 à se procurer un bon lit à l'étape. Son émotion est d'ailleurs plus physique que fruit d'une réelle compassion pour les soldats:

Je voyais toute l'attaque à mon aise, d'un peu loin à la vérité, mais j'avais de fort bonnes lunettes, que je ne pouvais presque tenir fermes, tant le cœur me battait de voir tant de braves gens en péril (GEF, VII, p. 17).

En revanche la balle qui troue la manche de l'habit du jeune comte de Toulouse, bâtard légitimé du Roi, mérite un véritable paragraphe. Il reste donc, même dans des lettres, en principe, privées à Boileau, tout aussi enserré dans un réseau de contraintes sociales qu'il le paraissait à Uzès; à tel point qu'il ne paraît rien voir, si n'est le Roi, les membres de la famille royale et les actions militaires, lesquelles, comme chacun sait en régime absolutiste, sont l'émanation directe de la pensée, du génie, de l'inspiration du souverain. L'auteur témoin se trouve totalement dépersonnalisé; comme on dit de certains hauts fonctionnaires qu'ils sont de grands commis de l'Etat, il est commis à la gloire de Sa Majesté, et c'est cela seul qu'il importe d'attester au cours de ses déplacements.

En fait, comme le prouvent les livres qui figurent, qui figureront du moins à l'heure de son décès, dans sa bibliothèque⁵, c'est plus l'évocation du voyage que le voyage lui-même qui peut passionner le poète. Outre

⁴ J. Dubu, *Racine et l'Europe*, „Actes du Colloque du CMR” 1987, n° 17, (Tuebingen).

⁵ E. Balmas, *L'Inventario della Biblioteca di Racine*, „Annali de l'Università de Padoue” 1964—1965, Serie 1, vol. 1, pp. 411—474 (Facoltà di Economia e Commercio in Verona).

d'assez nombreux dictionnaires, — ces calepins d'origine dont il parlait dans une lettre écrite d'Uzès le 4 juillet 1662 — il possède de coûteux atlas qui ne concernent pas seulement la France et les pays limitrophes, où les troupes royales doivent livrer bataille le plus souvent, où lui-même a dû accompagner le Roi, mais des régions lointaines qu'il ne pouvait en aucune façon envisager d'aller voir un jour. Mais ces parties inconnues du globe donnaient au poète de quoi rêver.

Ainsi conçu, le voyage ne se ramène plus à une succession d'incidents, telle l'anecdote de l'Echevin de Lyon, elle-même greffée sur celle des consuls d'Uzès:

De vous dire tout de même qu'on doit cette semaine créer des consuls ou des conses comme on dit, cela vous touche fort peu. Cependant c'est une belle chose de voir le compère cardeur et le menuisier gaillard avec la robe rouge comme un Président, donner des arrêts et aller les premiers à l'offrande. Vous ne voyez pas cela à Paris. A propos de Consuls, il faut que je vous parle d'un Echevin de Lyon, qui doit l'emporter sur les plus fameux quolibetiers du monde. Je l'allai voir avec un autre de notre troupe, quand nous voulûmes sortir de Lyon, pour avoir un billet de sortie pour notre bateau, car sans billet, les chaînes du Rhône ne se lèvent point. Il nous fit nos dépêches fort gravement, et après, quittant un peu de cette gravité magistrale qu'on doit garder en donnant de telles ordonnances, il nous demanda: „Quid novi? Que dit-on de l'affaire d'Angleterre?” Nous lui dîmes qu'on ne savait pas encore à quoi le Roi se résoudrait; „Le Roi, dit-il, fera la guerre assurément, car il n'est pas parent du Père Souffren”. Nous lui fîmes lors notre révérence, et je fis bien paraître que je ne l'étais pas non plus. Car je le regardai avec un froid qui montrait bien la rage où j'étais de voir un si grand quolibetier impuni (15 xj 166!).

L'homme de goût s'affirme, et finira par nuire à l'observateur, voir à l'ethnologue, vocation qui n'était point encore à la mode, pour laquelle les dons de notre auteur étaient certains. De même lors qu'il nous raconte le suicide et l'autopsie d'une jeune uzétienne accusée à tort de n'être plus vierge, où, d'une sentence, le moraliste résume la situation (30 V 1662).

Quelque peu cousin de l'observateur des moeurs, le linguiste qui sommeille en tout poète sait également se souvenir d'un exotisme verbal dans les vers de *Bérénice* que nous avons cités. La périphrase mythologique permet d'enrichir ce genre de discours: elle orne et magnifie le propos de Thérémène:

Et dans quels lieux, Seigneur, l'allez-vous donc chercher?
 Déjà pour satisfaire à votre juste crainte,
 J'ai couru les deux Mers que sépare Corinthe.
 J'ai demandé Thésée aux Peuples de ces bords
 Où l'on voit l'Achéron se perdre chez les Morts.
 J'ai visité l'Elide, et laissant le Ténare,

Passé jusqu'à la Mer qui vit tomber Icare.
 Sur quel espoir nouveau, dans quels heureux climats
 Croyez-vous découvrir la trace de ses pas?
 (*Phèdre*, vv. 8—16)

Ce récit d'une quête minutieuse, et minutieusement détaillée, nous plonge dans une Grèce riche du trésor de ses mots évocateurs. Ismène, la suivante, dont le nom rime opportunément avec celui de Théràmène, ne l'ignore pas davantage lorsqu'elle rapporte à Aricie les bruits qui courent sur le périple de Thésée:

On dit que ravisseur d'une amante nouvelle
 Les Flots ont englouti cet Epoux infidelle.
 On dit mesme, et ce bruit est partout répandu,
 Qu'avec Pirithoüs aux Enfers descendu
 Il a vu le Cocyte et les Rivages sombres,
 Et s'est montré vivant aux infernales Ombres;
 Mais qu'il n'a pu sortir de ce triste séjour,
 Et repasser les bords qu'on passe sans retour.
 (*Phèdre*, vv. 381—388)

C'est joindre l'onomastique et la topographie des espaces élyséens à la géographie, et Thésée reparu ne démentira pas la jeune fille en évoquant le lieu de sa détention, ces „Cavernes sombres, / Lieux profonds et voisins de l'Empire des Ombres" (*ibidem*, vv. 965—966).

De même qu'on a pu, à juste titre, voir en Antiochus un avatar du viator amoris, du sectateur de l'amors de lonh cher aux troubadours⁶ et, en ramentevant son propre passé, prédisant celui de Bérénice, on pourrait dire que Cléofile amoureuse d'Alexandre en exprime l'antithèse, soit celle qui, en ne pouvant se défendre d'aimer, ne nourrit plus d'illusions sur la perpétuelle fuite en avant du conquérant:

Oui, vous y traînez la Victoire captive,
 Mais je doute, Seigneur, que l'amour vous y suive.
 Tant d'Estats, tant de Mers qui vont nous désunir
 M'effaceront bien-tost de vostre souvenir.
 Quand l'Océan troublé vous verra sur son onde
 Achever quelque jour la conquête du Monde,
 Quand vous verrez les Rois tomber à vos genoux,
 Et la Terre en tremblant se taire devant vous,
 Songerez-vous, Seigneur, qu'une jeune Princesse
 Au fond de ses Estats vous regrette sans cesse,
 Et rappelle en son coeur les momens bien-heureux
 Où ce grand Conquérant l'assuroit de ses feux?
 (*Alexandre-le-Grand*, vv. 913—924)

⁶ L. de Nardis, „Bérénice", ou l'„Amors de Lonh", „Actes du Premier Congrès International Racinien" 1962, pp. 29—35 (Uzès).

Cléofile voit juste; la stratégie d'Alexandre est une: „le plus grand conquérant qui soit dans l'Univers" l'est aussi en amour, Don Juan avant la lettre dont la politique double vise à conquérir les coeurs avec les Etats, dans une course effrénée qui l'empêche de fixer aussi bien son camp que ses amours. La superbe anticipation que nous venons de lire dresse la jeune femme, juvénile préfiguration d'Ariane et de Bérénice, silhouette qui scrute déjà l'horizon désespérément désert.

Il en va diversement de Mithridate. Alexandre est un homme tout jeune, presque encore un jeune homme: Mithridate a deux fils de l'âge d'Alexandre. Dans l'intervalle qui l'en sépare, il a acquis la dure expérience du guerrier, de celui qui s'est trouvé contraint, sa vie durant, de s'opposer au même adversaire. Il en sait tout à la fois les faiblesses et les forces psychologiques, stratégiques, et les données simplement géographiques de son combat. Réaliste, il sait apprécier toutes les données d'un désastre:

Je fuis, ainsi le veut la Fortune ennemie,

La Guerre a ses faveurs ainsi que ses disgrâces.

Déjà plus d'une fois retournant sur mes traces,

Tandis que l'ennemi par ma fuite trompé

Tenoit après son char un vain peuple occupé,

Et gravant en airain ses fresles avantages,

De mes États conquis enchaînoit les images,

Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprests,

Ramener la Terreur du fond de ses marais,

Et chassant les Romains de l'Asie étonnée

Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.

(*Mithridate*, vv. 759, 763—772)

Nous sommes si bien passés du domaine de la légende à celui de l'histoire, que le souverain prend le temps en compte dans ses pérégrinations et projets de compagne. La retraite stratégique entre au nombre de ces „dangereux détours" dont le crédite son fils⁷: une forme de fourberie sied aussi bien à la politique qu'à la stratégie amoureuse — Monime l'apprendra à ses dépens — et à la stratégie militaire. Mais lorsque son auteur consent à en déployer les ressources devant ses intimes, c'est pour projeter devant nos yeux le plus formidable voyage antique jamais rêvé. Et la force communicative de ce rêve provient pour une bonne part de la personne même qui l'expose: Mithridate sait trouver la formule:

Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome (v. 836)

⁷ J. B. Racine, *Mithridate*: Le Roi, toujours fertile en dangereux détours (v. 369).

Et il ne s'agit pas seulement d'une maxime: le plan qui découle de cette véritable idée-force s'impose par sa cohérence, laquelle prélude à ce type de conquêtes que l'on qualifie par la suite de „promenades militaires”:

Ne vous figurez point, que de cette Contrée
 Par d'éternels ramparts Rome soit déparée.
 Je sçay tous les chemins par où je dois passer,
 Et si la mort bien-tost ne me vient traverser,
 Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
 Je vous rends dans trois mois au pié du Capitole.
 Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
 Aux lieux où le Danube y vient finir son cours,
 Que du Scythe avec moi l'alliance jurée
 De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée?
 Recueilli dans leurs ports, accru de leurs soldats,
 Nous verrons nostre camp grossir à chaque pas.
 Daces, Pannoniens, la fiere Germanie,
 Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
 Vous avez vû l'Espagne, et sur tout les Gaulois,
 Contre ces mesmes Murs qu'ils ont pris autrefois,
 Exciter ma vengeance, et jusques dans la Grece
 Par des Ambassadeurs accuser ma paresse.
 Ils savent que sur eux prest à se déborder
 Le Torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder.
 Et vous les verrez tous prévenant son ravage,
 Guider dans l'Italie, et suivre mon passage.

(vv. 791--811)

Sa progression ainsi assurée au cours d'un voyage victorieux, voire triomphal, il importe au stratège d'assurer ses arrières: ce sera la tâche de ses fils, et ces ultimes décisions, qui valent passage à l'acte, dessinent plus en détail le début du voyage:

Demain, sans différer, je prétens que l'Aurore
 Découvre mes vaisseaux déjà loin du Bosphore.
 Vous que rien n'y retient, partez dès ce moment
 Et méritez mon choix par vostre empressement.
 Achevez cet Hymen. Et repassant l'Euphrate
 Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.
 Que nos Tyrans communs en pâlisent d'effroy,
 Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moy.

(vv. 855—862)

Les noms des lieux, ceux des peuples et ceux des hommes contribuent puissamment à donner à tous ces voyages: l'Euxin, le Danube, le Bosphore, la Germanie, la Grèce, l'Italie, les Daces, les Pannoniens, les Gaulois, le Capitole, l'Euphrate et Mithridate, tous ces vocables chargés d'histoire, nuancés de couleurs lointaines, tout contribue à présenter

la geste militaire comme un grandiose périple et un hymne à la gloire du prince capable de la concevoir. Faut-il être surpris que cette tragédie si peu jouée de nos jours, injustement laissée dans l'oubli par les Français eux-mêmes, soit celle que Louis XIV a vu représenter le plus souvent? Il y retrouvait l'impétueuse mobilité de la Guerre de Succession d'Autriche, encore que celle-ci fût dépourvue de la solennité des embarquements et du charme des traversées rapides. Le souverain, chef des armées, foulant victorieux le sol étranger conquis, n'est-ce pas la plus flatteuse image qu'il pouvait trouver de lui-même? S'étonnera-t-on que *Britannicus*, tragédie d'un tyran apprenti dont le poison et le mensonge sont les armes favorites, ne contiennent aucun récit de voyage, aucune de ces échappées vers un univers moins confiné que celui des palais impériaux? Même *Bajazet*, toute resserée qu'en soit l'intrigue dans les détours du Sérail, si même l'Euxin n'y paraît que comme le lieu profond où l'on s'assure du mutisme des esclaves en les y précipitant, *Bajazet* laisse s'ouvrir vers Babylone assiégée par Amurat, vers les manoeuvres de l'armée soulignées des regrets du vizir devenu gardien du palais et geôlier de la Sultane et du héros éponyme, des perspectives de temps et d'espace, qui sont les vraies dimensions du voyage.

En définitive, le voyage serait-il l'apanage des princes, de ceux auxquels le sort permet, et fait même parfois un devoir de prendre des distances avec l'univers quotidien, familial, de s'y projeter dans l'aventure, la conquête ou l'attaque défensive? Enivrantes chevauchées, périlleuses, mais combien exaltantes traversées, devoir politique:

Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,
Et la mer leur répond par ses mugissements;
La rive au loin gémit, blanchissante d'écume...!
(*Iphigénie*, vv. 1779—1781)

Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames.
(*Iphigénie*, v. 381)

Mais cette euphorie, d'origine toute verbale suffit au public (le théâtre est un art de la durée limitée, tout de suggestion) et c'est là qu'excelle notre poète comme nous l'avons pu noter en l'écoutant. Les plus beaux voyages seraient-ils ceux qu'une fugitive mention nous impose, sauf, dans le cas de Racine, à se ressouvenir des émotions procurées au meilleur âge, dans la période juvénile d'Uzès, heureux *vade-mecum*, heureux viatique, grâce auquel le poète, tout au long de sa création, a pu, par la magie de la parole, susciter en nous, nous donner à humer le parfum des voyages?

Jean V. Dubu

RACINE I PODRÓŻE

W niniejszej pracy autor zajmuje się, z jednej strony, podróżami Racine'a, które poeta odbył w rzeczywistości, z drugiej — podróżami postaci jego teatru.

Racine podróżował wprawdzie często do miejsc związanych z życiem jego rodziny, ale prawdziwe podróże odbył poza tym rodzinnym kręgiem.

Jedną z pierwszych była podróż do Uzès. Miała ona charakter oficjalny, co jednak nie wpłynęło na ostrość prawie dziennikarskiego spojrzenia i wrażliwość poety na uroki mijanych miast. Wydaje się, że duże znaczenie miał tu wiek i otwartość Racine'a na otaczający go świat. W dalszym ciągu swojego życia Racine odbywał jeszcze inne podróże, ale nie pozostawiły one takich śladów w jego twórczości, jak ta pierwsza.

Aluzje do podróży w jego teatrze są częste, opisuje je jednak na podstawie podręczników i atlasów, mówi o dalekich krajach, które mu się jedynie marzyły.

Podróże są tam przywilejem książąt i tych wszystkich, którym przeznaczenie pozwala lub których zmusza do zdystansowania się wobec otaczającego świata. Są to podróże zwerbalizowane, gdzie słowo odgrywa najważniejszą rolę.

Najpiękniejszymi podróżami byłyby te, o których nie pisze w sposób konkretny, ale poprzez aluzje; te z lat młodzieńczych, które stanowiły źródło inspiracji i wpływały na urok i atmosferę jego twórczości.